

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Il poussa un gémissement.

“Parti ! murmura-t-il, parti ! Tout ce qu'il y a de plus parti !”

Il rejoignit sa voiture et se fit conduire à l'établissement de M. Hogson, épicier en gros, propriétaire de la seule boutique du village de Lisford.

Là, M. Carter apprit qu'on lui avait remis la clef de Vert-Cottage le soir de ce même jour où il avait vu Joseph Wilmot assis dans le petit salon.

“Oui, monsieur, dit M. Hogson, c'est le soir d'avant-hier qu'une jeune fille, le visage enveloppé d'un mouchoir et vêtue très-simplement, descendit d'une voiture à ma porte et me dit : “Voudriez-vous être assez aimable pour vous charger de la clef que voici, et pour montrer le cottage à toute personne qui voudrait le visiter, bien entendu on vous dédommagera de la peine que vous prendrez ? Parce que, voyez-vous, mon maître va quitter le pays pour quelque temps, parce qu'il a son fils qui est revenu de l'Inde et s'est marié et établi dans le Devonshire ; il va aller passer quelque temps chez lui, parce que, voyez-vous, il y a longtemps qu'il ne l'a vu.” Cette jeune fille était très polie, et il faut vous dire que les gens de Vert-Cottage, les anciens comme les nouveaux, étaient d'excellents praticiens pour nous, et, comme vous pensez, j'ai pris la clef pour leur rendre service autant que possible. Si monsieur veut visiter le cottage ?...”

—Vous êtes bien bon, dit M. Carter d'un ton quasi dolent, je vous remercie, mais pas ce soir. A quelle heure, s'il vous plaît, la voiture s'est-elle arrêtée devant votre porte ?

—Entre sept et huit.

—Entre sept et huit. Juste à temps pour prendre le train-poste venant de Rugby. Dites-moi, était-ce une voiture de la *Rose et la Couronne* ?

—Oui, monsieur, c'était une voiture de Lisford, ça j'en suis sûr parce que c'était Tim Baling qui conduisait et il me souhaila le bonsoir.

M. Carter quitta l'épicerie de Lisford et courut à la *Rose et la Couronne* où il trouva l'homme qui l'avait conduit à la station de Shorncliffe. L'homme lui apprit que la même jeune fille était venue le soir comme elle avait déjà fait le matin, et qu'il avait conduit un gentleman qui boitait comme le premier et dont le visage était également enveloppé. Il l'avait conduit non pas à la station de Shorncliffe, mais bien à la station du Petit-Petherington, situé à six milles de Shorncliffe. Là le gentleman et la jeune femme qui l'accompagnaient étaient montés dans une voiture de deuxième classe du train-omnibus pour Rugby. Le gentleman avait dit en riant que la jeune fille était sa servante et qu'il allait à la ville avec elle pour l'épouser.

“C'était un gentleman très bien élevé, ajouta le cocher, et généreux comme on en rencontre peu.

—Cela ne m'étonne pas,” murmura M. Carter.

Il donna un shilling à l'homme pour prix de ses renseignements et reprit la voiture qui l'avait amené à la station. Il était près de sept heures du soir. Joseph Wilmot avait donc quarante-huit heures d'avance sur lui. L'agent était complètement découragé.

Il gagna Londres par le même train qui, vraisemblablement, avait conduit Joseph Wilmot deux nuits auparavant et arrivé à la gare d'Euston, il employa sa nuit et la journée du lendemain à chercher la trace de son homme. Mais Joseph Wilmot n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan de Londres. Le train qu'il avait dû prendre était un train omnibus venant du nord. Une demi-douzaine de gens boiteux accompagnés d'autant de jeunes personnes auraient pu passer inaperçus dans la foule et au milieu du brouhaha de la gare d'arrivée.

M. Carer questionna les surveillants, les receveurs des facteurs, les cochers, mais personne parmi ces gens ne put lui fournir le plus petit renseignement. Au désespoir il gagna Scotland-Yard et raconta sa déconfiture à ses chefs.

“Il n'y a plus qu'un seul moyen de le prendre, dit-il, et c'est par les diamants. D'après ce que j'ai pu savoir il n'avait pas d'argent sur lui et il a dû convertir quelques-uns de ces bijoux en espèces.”

Le lendemain l'avertissement suivant parut dans le supplément du *Times*.

“Aux prêteurs sur gages et autres. Une bonne récompense sera donnée à toute personne qui fournira des renseignements pouvant amener la capture d'un homme de haute taille, boiteux, qu'on sait possesseur d'une grande quantité de diamants non montés et qui a dû, selon toutes probabilités, chercher à s'en débarrasser.”

Aucune réponse ne fut faite à cet avis.

“Ils sont trop fins pour se laisser prendre à cela, monsieur, fit remarquer à M. Carter un des fonctionnaires de Scotland-Yard.

—Quel que soit celui à qui Joseph Wilmot a vendu ses diamants, il a dû faire un excellent marché et il n'y renoncera pas volontiers. Les prêteurs sur gage et autres, prennent notre avis pour un piège, soyez-en certain.”

LXIII

SÉPARATION DES FRÈRES DE LAIT

Lord Haughton était à la mort. Les médecins qui le soignaient, les graves docteurs de Londres et de Birmingham qui se consultaient journellement dans un des vieux salons de Jocelyn's Rock, n'avaient plus aucun espoir. Ils prévirent Laure de s'attendre à une catastrophe. Son mari était perdu, et, lui dirent les médecins, l'événement était depuis longtemps prévu.

Elle reçut ces tristes nouvelles avec beaucoup de calme. Les médecins virent avec étonnement son visage pâle rester impassible et ses yeux secs.

Ce qui allait arriver était préférable, pensait elle. Quelle existence pouvait mener sur terre ce pauvre être coupable dont l'existence était empoisonnée à tout jamais par le remords d'un crime, auquel il était resté étranger de parole et d'action, mais dont le consentement tacite qu'il y avait donné avait stigmatisé son âme de toute la noirceur du crime d'homicide.

“Oh ! mon Dieu !... s'écriait Laure dans ses heures d'angoisses solitaires ; oh ! mon Dieu ! quelle horrible chose pour moi qui l'aime tant de désirer le voir mourir !”

Nuit et jour elle veilla au chevet du mourant se retirant quelques instants pour se reposer sur un canapé dans une chambre voisine. Philippe Jocelyn voulut se défendre de cette assiduité, mais Laure lui répondit en mettant sa douce main sur ses lèvres et en le suppliant de ne pas parler ainsi.

“Laissez-moi vous soigner, Philippe, disait Laure, je suis heureuse près de vous.”

Ils étaient seuls lorsque Laure prononça ses mots, tout à fait seuls, et l'état du comte semblait présenter un peu d'amélioration. Laure était assise sur une chaise basse à côté du lit, et le brillant soleil printanier inondait la chambre de ses rayons.

“Tu es heureuse avec moi ! s'écria Philippe Jocelyn d'une voix faible et tremblante, en regardant sa

femme avec surprise, tu es heureuse avec moi, Laure et cependant...”

—Et cependant, je sais tout, Philippe, répondit Laure d'une voix basse et émue. Je sais tout. Je n'ajoutais pas foi à ce que disait cet homme, et cependant... cependant je pensais qu'il n'oserait pas porter une accusation semblable si elle n'avait pas quelque fondement. Mais j'en appris davantage ; j'ai entendu ce malheureux jeune homme, Humphrey Melvold, raconter à sa mère l'horrible histoire qui arriva la veille de mon mariage. J'ai entendu ce récit, Philippe, j'ai appris comment vous vous êtes laissé tenter par le dévouement de ce malheureux ; comment lui, pauvre ignorant, se laissa entraîner par l'amour qu'il a pour vous. Ce crime est bien horrible, bien repoussant, bien cruel ; mais, ô mon ami ! à tout péché miséricorde ; Dieu n'a-t-il pas dit que si sanglants que soient nos péchés sa bonté peut les rendre blancs comme neige ?”

La voix de la jeune femme trembla ; elle éclata en sanglots et se cacha le visage dans un des oreillers sur lequel se soutenait le malade. Philippe demeurait silencieux, mais de grosses larmes roulaient sur ses joues amaigries. Pour la première fois depuis l'arrivée d'Agathe à Jocelyn's-Rock, la glace de ce caractère indomptable se rompit sous l'influence de ces sombres paroles et le coupable pleura. Il pleura pour la première fois et il ressentit dans son cœur moins d'angoisse et plus de calme qu'il n'en avait éprouvé depuis la nuit fatale.

“Et tu peux m'aimer encore, Laure ? dit Philippe Jocelyn après un long silence, silence pendant lequel ces deux cœurs saignants battirent à l'unisson, soutenus à cette heure d'épreuve par la grande puissance d'une affection mutuelle. Tu peux m'aimer encore malgré tout ?

—Oui, ami, plus que je ne t'ai jamais aimé, car tu as plus que jamais besoin de mon amour. A quoi servirait donc l'amour d'une femme pour son mari, s'il diminuait au moment où il est le plus nécessaire. Je t'aime, Philippe, et maintenant je sais ce que c'est que l'amour, combien il est indiscutable et peu raisonnable. Malgré tout ce que j'ai souffert, il a survécu dans mon cœur, immuable, infini. Crois à mon amour autant qu'à la miséricorde divine !”

La jeune femme resta au chevet de son mari, lui parlant et lui faisant la lecture. Elle lui lisait des passages des saintes Ecritures qui promettaient miséricorde au pécheur, qui offraient au cœur repentant le séduisant espoir de la rédemption. Insensiblement le sommeil gagna Philippe, épuisé par les émotions de cette longue entrevue, et Laure dormit aussi dans le fauteuil placé au chevet du lit, jusqu'au moment où la fidèle Elisabeth Madden vint la réveiller à une heure avancée et lui apporter une tasse de thé très fort.

Une lampe garnie d'un abat-jour brûlait sur la table à quelque distance du lit, lorsque Laure s'éveilla. Un grand feu flambant dans la cheminée donnait à la chambre du malade une apparence de gaieté et de confort.

“Jamais de ma vie, dit la suivante, je n'ai vu deux créatures avoir l'air aussi désolé que votre mari et vous quand je suis entrée dans cette chambre dont le feu était quasi éteint, où il n'y avait pas de lumière et où votre robe blanche vous donnait l'air d'un fantôme assis au chevet du pauvre lord Haughton. Mais heureusement que je suis là et que j'ai arrangé tout cela convenablement sans faire de bruit, et maintenant miss Laure, prenez votre thé comme une bonne chrétienne.”

Jamais Elisabeth Madden n'avait appelé sa jeune maîtresse que miss Laure dans la conversation familière. Elle avait été d'un grand secours à la comtesse dans cette heure d'épreuve terrible, quoiqu'elle fût loin de se douter de l'existence du secret épouvantable qui fournissait un aliment toujours nouveau au désespoir naturel qui accablait Laure.

À une heure avancée de la nuit, Philippe Jocelyn se réveilla soudain d'un sommeil qui avait paru étrangement paisible.

“Je veux voir Humphrey !... dit-il. Je veux voir mon frère de lait. Il faut que je le voie.”